

Les lieux demeurent

par Christian Guay-Poliquin

La ville se dresse de tous les côtés
avec ses arbres décharnés grouillant de chenilles
ses déchets multicolores qui bruissent sous les pieds des passants
ses lampadaires grésillant dans l'aube suintante.
Sur une rue ornée de trous d'eau trouble
Norbert file à vélo
en contemplant distraitement
les automobiles entassées le long des trottoirs herbeux.
Elles sont couvertes de poussière cendreuse et de pollen
comme autant d'animaux à sang froid qui attendent
le retour du soleil.
Du revers de la main
Norbert essuie les gouttes de sueur
qui perlent sur son front.
Les grincements de ses coups de pédales
se répercutent entre les briques poreuses
des blocs appartements
enveloppés de lichens
de plantes grimpantes
de coulisses obscures.
Au fond du panier attaché à son guidon avec de la broche
des outils clinquent
chaque fois que ses roues hoquent
sur le visage fatigué de l'asphalte.

Perchés sur des branches alourdies de mousses
ou sur le rebord des gouttières encrassées
quelques moineaux immobiles
la tête rentrée dans le manteau fade de leur plumage
lancent des cris en confondant
le métal qui gémit
avec la présence de quelques congénères.

Au loin
on entend le grondement sombre
de quelques camions-remorques qui s'enfoncent
dans le ventre de la ville
en traversant en trombe les intersections désertes.
Norbert ralentit en examinant les numéros de porte.
Bientôt il s'arrête devant un immeuble enlacé
dans la ramure des arbres.

Il cadenasse son vélo à la clôture rouillée qui ceint l'entrée
parmi d'autres bécanes
tordues par l'hiver
et oubliées des regards.

À quelques pas de là
un véhicule démarre en éructant
et s'extirpe de la lignée des engins englués.

Norbert le regarde tourner le coin de la rue et disparaître
pour aller quelque part
à travers la brume grise du matin.

Il se demande à combien désormais se chiffre
le litre à la pompe.

Son sac d'outils sur l'épaule
il gravit les marches limoneuses

qui mènent au deuxième étage
se poste devant une porte écaillée par les intempéries
et appuie sur la sonnette.
C'est la première fois qu'il vient ici.
Il attend.
Il consulte son cahier des charges.
C'est pourtant la bonne adresse.
La cliente se nomme Marguerite.
Il sonne de nouveau.
Patiente encore.
Il cogne trois fois.
Toujours rien.
Il cogne plus fort
puis tente d'ouvrir la porte.
À sa grande surprise
celle-ci pivote sur ses gonds
et dévoile un grand escalier enclavé dans la pénombre.
- Il y a quelqu'un? lance Norbert dans la cage d'escalier, c'est le réparateur.
Les secondes qui suivent s'étirent
alors une crainte sourde l'envahit.
Norbert jette un œil derrière lui
le ciel bas transpire
la végétation reconquiert silencieusement le monde
et une poignée d'enfants jouent à cache-cache
entre les voitures abandonnées.
C'est un jour comme les autres
avec une longue liste
de lieux et de tâches
et Norbert ne veut pas

surtout pas
pas encore
pas aujourd'hui du moins
tomber sur un corps inanimé
recroquevillé dans les draps ou effondré sur le carrelage de la cuisine
ou peu importe.
Norbert et ses collègues travaillent pour une petite entreprise
qui garantit un soutien aux aînés
en effectuant des menus travaux à domicile.
Il y a tant à faire.
Les hôpitaux et les centres de soins sont pleins et désuets
alors la ville finance les alternatives de tout acabit
favorisant l'autonomie des personnes âgées.
Mais comme la plupart d'entre elles vivent dans une solitude sans faille
ce sont souvent Norbert et ses collègues les premiers qui
constatent le décès de leurs clients.
Alors la consigne est de quitter l'endroit en refermant soigneusement la porte
de rayer le nom du cahier des charges
et de passer au prochain appel.
On n'y peut rien, disent ses patrons, c'est comme ça
il y a trop à faire.
Au début, Norbert s'obligeait à signaler les décès à la ville.
Pourtant personne jamais ne donnait suite
aux messages qu'il laissait sur les boîtes vocales.
Alors comme tout le monde
il s'est carapacé profondément en lui
comme si la mort
ne le concernait pas.
Sans réfléchir davantage

Norbert passe le seuil
gravit les marches qui mènent chez sa nouvelle cliente
et débouche le cœur battant
dans un salon
aux murs jaunis par le temps
l'humidité
et l'empreinte de la nicotine.

- Marguerite ?

La voix de Norbert se dissipe fiévreusement dans l'appartement.
Devant lui une étagère remplie d'objets attire son attention
un sablier, une balance, un boulier, un vieux rabot, des cartes postales.

- Marguerite, vous êtes là ? C'est le réparateur.

Vous nous avez appelé pour votre évier.

Une silhouette se détache progressivement du couloir.

- Vous pourriez sonner ou cogner avant de rentrer comme ça chez les gens
tonne la dame en claudiquant.

Ça fait des jours que je vous attends.

Vous pensez que je n'ai que ça à faire peut-être ?

Norbert soupire et se présente.

Marguerite l'observe.

Norbert sent sur lui son regard perçant
malgré les cataractes qui voilent ses pupilles.

Bon, allez Robert, ça suffit, ne restez pas planté là, suivez-moi.

Et elle s'enfonce dans les ténèbres du passage.

Norbert suit minutieusement le tracé de son hôtesse
afin de ne pas trébucher
sur les boîtes qui jonchent le sol ça et là.

Lorsqu'ils parviennent à la cuisine
une lumière diffuse ruisselle entre les plantes

qui bordent les fenêtres

où des coccinelles

innombrables

se pressent en tous sens.

Au travers des bouquets de fines herbes qui sèchent la tête en bas
des cernes sont visibles sur la tapisserie beige.

La table est couverte de coupures de journaux.

Cela procure une étrange sensation à Norbert
car ça fait longtemps que les périodiques imprimés ne sont plus.

Des pots de conserve sont alignés sur le comptoir
tomates, champignons, tubercules, petits fruits, viande en cubes.

Le réparateur se tourne vers sa cliente.

- Alors, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

- Non, répond Marguerite, c'est ma propre production.

Pour qui vous me prenez-vous?

Norbert dépose son sac d'outils et répète sa question.

Marguerite grimace.

- C'est vrai, admet-elle en indiquant ses genoux, je ne peux plus
descendre les escaliers

c'est Élie, une jeune du quartier

qui m'apporte ce qu'elle récolte dans les environs.

Norbert, exaspéré, s'apprête à hausser le ton quand Marguerite le coupe.

- Écoutez Robert, je veux bien vous faire la conversation

mais commencez d'abord par faire votre travail

et réparez mon évier s'il vous plaît

il est bouché et il fuit.

Norbert commence à s'affairer sans argumenter.

Il ouvre le robinet.

Celui-ci laisse échapper un son guttural

de canalisation suspecte.

L'eau met du temps à arriver.

C'est normal, déduit Norbert

le réseau d'aqueduc n'arrive plus à fournir

une pression régulière

au troisième étage.

Quand le bec crachote enfin un filet d'eau

Norbert fouille sans son sac

s'empare de sa lampe frontale

ouvre les portes d'armoire

et s'engouffre sous l'évier à travers les produits ménagers poisseux.

L'aggloméré de bois est devenu spongieux avec le temps

des colonies de champignons microscopiques

ressemblent à des villes souterraines.

Norbert repère rapidement la fuite.

- Pouvez-vous fermer l'eau s'il-vous-plaît ?

- Non, répond Marguerite, je n'ai pas d'oiseau ici. Pourquoi me demandez-vous ça ?

Norbert s'extirpe de l'antre

ferme le robinet et s'adresse à sa cliente

en détachant clairement chaque syllabe.

- C'est le drain qui est craqué.

- Ah bon. Vous croyez ?

Norbert s'agenouille à nouveau pour démonter la pièce défectueuse

mais lorsqu'il tente de la retirer

quelque chose la retient

et il doit s'y reprendre à plusieurs reprises.

Quand il y parvient

il reste étonné devant le nœud de racines qui germaient

à l'intérieur du tuyau

et qui l'ont fait éclater de l'intérieur.

À l'aide de pinces

il arrache les agrégats de radicules odorantes

en se disant qu'on ne peut rien contre la mort

mais que rien, pour autant, ne peut restreindre ce qui vit.

Vu qu'il n'a pas de pièce de rechange

il insère un morceau de caoutchouc dans la fissure et scelle le tout

avec de la colle tout usage.

- Comme neuf, lance-t-il à Marguerite, en testant sa réparation.

- Je n'ai pas d'œufs non plus, mais il me reste du café. Ça vous dit ?

- Non merci, c'est gentil, mais je dois poursuivre ma tournée.

- Très bien alors, donnez-moi un instant.

Norbert hésite en voyant Marguerite s'activer

cela fait un moment déjà qu'il ne boit plus que de la chicorée

le café se fait rare

et lorsqu'il y en a

des files interminables se forment

aux portes des commerces

même s'il est hors de prix.

Marguerite met la cafetière sur le feu

en lui racontant

qu'elle habite ce logement

depuis plusieurs décennies.

La chambre où elle dort

est celle où elle a donné naissance à ses trois filles

qui vivent désormais à l'étranger.

Norbert comprend que la distance

dans ces cas-là

c'est aussi du temps

beaucoup de temps.
Marguerite lui tend son café et l'invite sur le balcon.
Norbert jauge rapidement la structure frêle
rongée par la pourriture.
Des guêpes jaunes vont et viennent
au-dessus de leur tête.
Norbert imagine le nid protubérant dans l'entretoit.
S'il revient pour retaper le balcon
il devra d'abord s'en débarrasser.
Marguerite roule une cigarette
qu'elle fume en considérant
l'entrelacs des édifices et des terrains vagues
au-delà desquels les cheminées des vieilles centrales au charbon
ont recommencé à plomber le ciel.
Norbert reste songeur
aux prises avec des tumultes douxereux.
Le goût du café
l'odeur du tabac
s'emmêlent dans sa tête
et raniment en lui
les effluves de souvenirs épars
qu'il refuse habituellement de revisiter.
- Merci, finit-il par dire, c'est si bon.
- C'est bien dommage, en effet, réplique Marguerite.
Norbert reste interdit
ne sachant pas trop
ce à quoi la vieille dame fait référence.
- Regardez, poursuit-elle en pointant les alentours, partout
partout les roseaux ont proliféré

leur règne est implacable
il n'y a plus de parc
plus de plate-bande sur les terre-pleins
ni de zones de friches
il n'y a que des roseaux.
Quand les grands arbres finiront par tomber
plus rien d'autre ne poussera dans la ville
dans ce maillage compact
inextricable
uniforme.
Mais au moins, on pourra toujours
y trapper le coyote
comme le fait la jeune Élie.
Il y en a tellement
c'est impressionnant, la nuit
dans le quartier.
Une fois en pot
cette viande-là
est plus tendre qu'on ne le croit
et elle ne coûte rien.
Marguerite marque une courte pause.
- Vous savez, Robert
ce n'est pas comme ça
que j'imaginai vieillir.
Les époques
la faune et la flore
les mœurs
tout change
mais nous

on s'accroche.

On ne peut pas faire autrement.

Marguerite éteint sa cigarette.

La rumeur de la vie des alentours monte jusqu'à eux
une corde à linge qui grince
des exclamations d'adolescents qui courent
dans le labyrinthe filandreux des roseaux
des coups de marteaux qui résonnent dans le voisinage.

- Robert ?

Pendant un moment, Norbert est incapable de réagir.

Il connaît, lui aussi, le vertige

assourdissant

de se convaincre

et de dire aux autres

qu'il est impossible

que l'abîme

soit sans fond.

Qu'on peut

croire

à ce qui perdure.

Et qu'il faut continuer

à œuvrer

malgré tout.

Norbert pense à son travail

qui consiste précisément à cela

rafistoler

rapiécer

des demeures disloquées

contre la déroute du monde.

À faire semblant
que tout ira bien.
- Dites-moi Robert, ça va ?
Le réparateur toussote
se ressaisit
puis remercie Marguerite pour le café.
En poussant bien la voix
il précise qu'il est attendu ailleurs
mais qu'elle ne devrait pas trop attendre
avant de rappeler la compagnie pour son balcon.
- C'est parfait, enchaîne la vieille dame en le fixant
je voulais justement que vous jetiez un œil aux prises électriques
plusieurs d'entre elle ne fonctionnent plus
depuis que de l'eau s'est infiltrée du toit cet hiver.
Un fou rire soudain
à mi-chemin entre l'émerveillement
et la consternation
émerge aux lèvres de Norbert
alors il acquiesce
tout naturellement
en hochant la tête.